

De l'herbe verte

1

Bienvenue au Golf de l'Arbre, annonçait le panonceau suspendu à l'arche de l'entrée par deux chaînettes, entre le parking et le club-house. C'était écrit en belles lettres gracieuses, quoique légèrement pompeuses, agrémentées d'un dessin représentant un golfeur à l'ancienne mode (casquette à pompon, polo blanc, pantalon bouffant à carreaux et chaussures trop brillantes) en plein *swing*. Ce matin-là, le panonceau se balançait en grinçant à cause d'une petite brise soufflant du nord / nord-est. Le vent était la hantise des golfeurs, mais, aujourd'hui au moins, ils n'auraient pas à en faire les frais : le golf était fermé. C'était son seul et unique jour de fermeture annuelle – le jeudi 16 août, jour de la saint Roch, saint patron des animaux et des végétaux.

Monsieur Slamski se gara sur sa place réservée à huit heures précises. Il descendit de voiture et condamna les portières. Le soleil brillait, il n'y avait aucun nuage, des oiseaux gazouillaient depuis les branches toutes proches d'un if, et – signe d'une très bonne journée ! – l'air sentait la tourbe.

La tourbe, pensa Monsieur Slamski. *Comme à chaque fois.*

Souriant, il marcha vers le club-house en faisant tourner son porte-clés (il avait glissé son index dans l'anneau et faisait faire des tours aux clés et au pendentif en forme de bonzaï autour de son doigt). Il passa sous le panonceau et l'entendit gémir. Il s'arrêta et leva les yeux.

Aujourd'hui, c'était le jour du *Grand Renouveau*. Monsieur Slamski avait donné ce nom emphatique à la journée ennuyeuse consacrée à l'entretien du golf. Il étudia la chose grinçante, nota dans un coin de sa tête – *Les chaînettes grincent, huiler les chaînettes*, et cette corvée vint s'ajouter à la liste déjà longue des autres corvées (brossage, récurage, lustrage, et maintenant huilage). Puis il reprit sa route et, agitant toujours son porte-clés, arriva après quelques enjambées nonchalantes au chalet de bois qui servait de salle de repos, de bar et d'accueil, devant lequel s'étirait une terrasse fleurie.

Il déverrouilla et inspira avec une énergie telle qu'on aurait pu croire à un gamin s'imprégnant du fumet sucré et envoûtant d'une tarte aux abricots encore chaude.

La tourbe !

Dieu qu'il pouvait aimer cette odeur !

Cette odeur de terre fraîchement retournée, vivante, prête à se renouveler. Une terre qui lui promettait fertilité, luxuriance et profusion. Une terre riche en tout ce qu'il fallait pour que l'herbe soit verte, verte. Bien verte.

(Il rit.)

Riche en *tout* ? Vraiment ?

(Il rit.)

Non... Riche en *presque tout*.

Monsieur Slamski regarda en direction de l'extrémité nord du parcours, hocha la tête, et lança :

« Eh oui ! Ça sent la tourbe au Golf de l'Arbre le jour du Grand Renouveau ! »

Il trouva que cette phrase avait une sacrée allure – et que si quelqu'un l'avait entendu, il l'aurait certainement cru fou.

Mais il était encore seul.

Et il éclata de rire en refermant derrière lui.

*

Le Golf de L'Arbre était un splendide dix-huit trous. Bunkers, plans d'eau, bois et *practice* – tout y était prévu pour le plus grand plaisir des amoureux des *clubs*, des *putts* et des *drives*. Le Golf de l'Arbre avait la réputation d'être le plus beau de la région et Monsieur Slamski se flattait d'être l'unique artisan de cette réussite : « Moi seul après Dieu et personne d'autre sur cette pelouse ! » était sa formule favorite. Et s'il s'y conformait trois-cent-soixante-quatre jours sur trois-cent-soixante-cinq (et trois-cent-soixante-cinq sur trois-cent-soixante-six les années bissextiles), il s'autorisait un petit écart le jour du *Grand Renouveau*. Jour où, en plus du reste (changer les ampoules, huiler les chaînettes...), il devait s'occuper des milliers de mètres carrés d'herbe. *Moi seul après Dieu et personne d'autre sur cette pelouse !*, peut-être. Seulement, pour cette tâche

de jardinage surhumaine, il se faisait un brin aider. Toujours. Cette année-là, l'aide en question devait être celle d'un jeune garçon de treize ans prénommé Timothée.

Timothée s'était présenté le mois dernier, et si ce n'avait pas été lui, ç'aurait été un autre. Les candidats ne manquaient pas. L'éternel – *M'sieur, z'avez besoin qu'on ramasse les balles perdues ?* avait encore un bel avenir devant lui. Combien de générations de gamins lui avaient posé cette question ?

Un paquet !

Un sacré paquet !

« Mon garçon », avait répondu Monsieur Slamski. « Si ramasser des balles dans des fourrés épais, si te coltiner un peu plus de six kilomètres de marche, et si gagner en retour une fort belle somme d'argent ne te pose pas de problème : tu es mon homme. »

Une fort belle somme d'argent ? Venant d'un type comme Monsieur Slamski, ça ne pouvait que motiver.

« J'suis votre homme, m'sieur ! »

« Mais... », avait ajouté Monsieur Slamski. « Il y a une petite condition. »

« Laquelle, m'sieur ? »

« Oh ! Rassure-toi, rien de bien méchant. »

Et, avec un large sourire de circonstances, il s'était lancé :
« Vois-tu, j'engage d'habitude mon fils cadet pour ce travail. Presque depuis qu'il est en âge de marcher. Mais tu m'as l'air *curieux* et *conscientieux*... »

Timothée n'avait aucune idée de la signification du

mot *conscientieux*. Il le rangea avec *curieux* dans la case « compliments probables ».

« ...Alors, je suis prêt à faire une exception. Mais je ne veux pas qu'il apprenne que quelqu'un lui a sucré son boulot. Il m'en voudrait. »

Timothée opina et Monsieur Slamski conclut par :

« Je te demande juste de ne dire à personne que tu viens ici. Tu rappiques incognito, tu ramasses, je te paie et l'affaire est réglée. De mon côté, je lui dirai que... Hé bien... que les golfeurs se sont disciplinés ce trimestre. »

Monsieur Slamski lui tendit sa main droite.

« Marché conclu ? »

Timothée regarda la main, puis le bonhomme à qui elle appartenait.

Monsieur Slamski était un petit homme d'une cinquantaine d'années. Débonnaire et souriant. En grande partie chauve. De ce genre de personnes charismatiques dont on peut d'emblée dire qu'elles sont *bonnes* et *généreuses*, et à qui on peut se fier les yeux fermés. Timothée n'avait aucune raison de se méfier et, d'ailleurs, il ne se méfia pas.

Il serra cette main, la secoua.

Le marché était conclu.

Monsieur Slamski lui adressa un clin d'œil sympathique en se disant que son baratin capilotracté marchait toujours aussi bien.

Timothée arriva à quatorze heures sonnantes. Vêtu d'un t-shirt léger, d'un bermuda et de baskets blanches. Une casquette vissée sur la tête. Il trouva Monsieur Slamski avachi sur une des chaises de la terrasse, endormi sous le soleil. Il l'observa un moment. Puis il s'approcha – et sursauta en entendant :

« Ah ! Mon garçon ! »

Monsieur Slamski se leva d'un bond tandis que Timothée reculait en flageolant. Sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, de dire bonjour ou de faire quoi que ce soit, il l'attrapa par les épaules en disant :

« Allons-y ! Direction : l'instrument numéro un ! »

Et il l'entraîna.

Ils traversèrent la terrasse, contournèrent le club-house et filèrent droit vers une spectaculaire haie de thuyas.

« Tu sais », dit alors Monsieur Slamski. « Vous n'êtes pas nombreux à avoir vu ce que tu vas voir. »

« Ah bon ? », répondit Timothée en voyant la haie se rapprocher dangereusement. « Ah... Ah bon ?... »

Les branchages n'étaient plus qu'à une foulée riquiqui, mais Monsieur Slamski ne s'arrêta pas. Agrippant Timothée, il plongea dans les thuyas. Les branches ne résistèrent pas. Elles plièrent et ils se retrouvèrent de l'autre côté. Timothée rouvrit les yeux, observa le bâtiment qu'il venait de découvrir et demanda :

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Ça ? », répondit Monsieur Slamski en décrochant

une brindille accrochée à sa chemise. « C'est la remise de jardin. »

La remise de jardin était une drôle de construction d'un vert pomme éclatant aux murs très peu élevés et au long toit pointu – un chapeau de sorcière posé sur une tête compressée. Elle devait faire une dizaine de mètres de long sur cinq de large et n'était percée d'aucune fenêtre. Monsieur Slamski s'avança, tira la porte coulissante fixée à la façade.

La lumière pénétra timidement à l'intérieur. Timothée s'attendait à voir un de ces tracteurs qui servent de tondeuses. Des cisailles, des sécateurs et des pelles. Enfin, tous les outils des jardiniers du golf, quoi. Mais, quand ses yeux se furent habitués à la semi-obscurité, il distingua un sol recouvert de brins d'herbe, des murs de terre et de paille mélangées et... rien. Pas même un établi. Pas même une armoire. Pas même une étagère, une cisaille ou un sécateur. Pas de tuyau d'arrosage, ni de râteau. Aucun taille-haie. Monsieur Slamski entra en disant :

« Le voilà. L'instrument numéro un. »

Étonné, Timothée le suivit – le sommet de son crâne frôla la base du toit. Et il y avait bien quelque chose. Tout au fond. Mais quelque chose d'assez singulier. Qui avait sa place là sans pourtant tout à fait l'avoir. Il n'y avait rien, excepté un sac de golf usé monté sur un chariot à roulettes.

« Tu mettras les balles dedans », lança Monsieur Slamski. « Maintenant, l'instrument numéro deux. Tracte le chariot et suis-moi. »

D'un pas rapide, il marcha vers la sortie. Timothée saisit la poignée et s'exécuta. Monsieur Slamski referma et ils transpercèrent les thuyas par le même passage discret. Ils retournèrent devant la terrasse du club-house – là où débutait le trou n° 1. Monsieur Slamski fouilla dans une des poches de son pantalon :

« L'instrument numéro deux. »

Il en retira une feuille de papier pliée en quatre et la tendit à Timothée. Timothée l'attrapa et la déplia.

C'était un plan du golf – trous, points d'eau, bunkers. Certains bois étaient entourés de rouge. Ils étaient reliés les uns aux autres.

« Ces zones », commença Monsieur Slamski. « Sont celles où tu vas trouver ce que tu cherches. En respectant l'itinéraire, tu n'en louperas aucune. »

Timothée fixa le dernier cercle. Il ceinturait le bois qui se trouvait derrière le trou n° 7, le plus éloigné au nord. La pointe du feutre avait tracé une large bande vermillon foncé.

« Celui-là, c'est le nid », commenta Monsieur Slamski. « Le cimetière des balles. Les gens ne s'y enfoncent jamais à cause de l'épaisseur des fourrés. Mais, pour un gars débrouillard comme toi, il n'y aura aucun problème. »

Il regarda sa montre :

« Quatorze heures un quart : top départ ! »

Il lui enleva sa casquette, lui frictionna les cheveux et remit le couvre-chef en place :

« File ! »

Timothée partit à l'assaut des kilomètres carrés de *green*, un peu décoiffé.

Monsieur Slamski le regarda s'en aller, vaillant soldat armé de son dérisoire chariot. Il rentra dans le club-house et se dirigea vers la cafetière – il se ferait un bon café avant de commencer à lessiver le comptoir de l'accueil.

Il pensa au *curieux* et *conscientieux* Timothée en mettant une cuillère de café cent pour cent pur Arabica dans le filtre et ne put s'empêcher de sourire.

Timothée n'avait pas parcouru deux-cents mètres qu'il se faisait la réflexion suivante : le golf avait besoin d'un sacré rafraîchissement. L'herbe commençait à jaunir. De vilaines touffes de folle avoine s'épanouissaient et menaçaient le gazon qui faisait tant rêver les champions du *birdie*. Mais ce n'était pas étonnant que tout ça dépérisse : ils n'avaient qu'un sac à roulettes comme outil de jardinage !

Un sac...?!?

Un sac à roulettes comme outil de jardinage ?!?

Soudain, un truc le gêna. Monsieur Slamski avait bien appelé le bâtiment vert *la remise de jardin*, non ?

Il n'avait pas rêvé.

Et ce machin qui datait de Mathusalem, c'était tout ce qui s'y trouvait. Il n'y avait pas de lames en dessous ! Et puis, comment faisaient-ils passer de plus gros engins dans les thuyas ?!?

Timothée y pensa, puis il trancha – *C'est pas mes oignons.*

Le coin avait peut-être besoin d'une bonne cure de jouvence, mais ce n'était pas son problème. Lui, ce qui l'intéressait, c'était la *fort belle somme d'argent* qui l'attendait au bout des six kilomètres de glanage, quand il se présenterait à Monsieur Slamski. D'ailleurs, il avait du pain sur la planche et il accéléra la cadence.

Il remarqua alors pour la première fois que *ça sentait bizarre*. Que *ça sentait le marécage*. Cette odeur ne lui évoquait pas, contrairement à Monsieur Slamski, la tourbe (*tourbe* et *consciencieux* étaient pour lui à peu près aussi significatifs l'un que l'autre), mais la boue vaseuse d'un marécage.

Il n'y prêta pas particulièrement attention : les zones cerclées de rouge lui tendaient les bras.

2

Monsieur Slamski fit bouger le panonceau. Les chaînettes ne grinçaient plus. Il reboucha le pulvérisateur de *Super-Dégrip'Tout*, descendit de l'escabeau et regarda sa montre. Il était près de dix-sept heures. L'heure de tranquillement rentrer chez lui. Il se tourna vers le nord et plissa les paupières (mais autant essayer d'apercevoir Proxima du Centaure à la longue vue – *Ha ha ha !*) Il se demanda si Timothée était déjà là-bas. Le gamin ramassait depuis bientôt trois heures, à peu près le temps que les autres avaient mis à y arriver.

Si ce n'était pas encore fait, ça n'allait plus tarder.

Oui, ça n'allait vraiment plus tarder.

Il se massa les reins, plia l'escabeau et l'emporta avec le *Super-Dégrip'Tout* dans le débarras du club-house. Il avait fait du bon travail. Sa liste des corvées, il en était venu à bout. Brossage, récurage, lustrage et huilage, tout y était passé. Tout était fait. Tout était parfait. Et mission accomplie signifiait repos bien mérité. Il sortit donc du club, verrouilla la porte et marcha vers le parking. L'odeur de tourbe saturait maintenant l'air. Comme dans ces parfumeries où, à force d'être diffusés, les parfums rendent l'atmosphère lourde et entêtante. C'était pareil. Exactement pareil. Il passa sous le panonceau en inhalant sa fragrance préférée, monta en voiture, démarra et s'en alla.

Il avait hâte de revenir demain matin !

Oh ça oui !

Il était même plus impatient qu'un même le soir de Noël.
(...*Est-ce que Timothée était... ?*)

Ce que ça pouvait chlinguer !

Timothée se tenait à la lisière du nid, et, *nom d'un chien !*, ce que ça pouvait chlinguer ! Il avait senti une seule fois une odeur pareille. Au bord de la mer. L'eau s'était retirée après une grande marée et de la vase brassée avait empoisonné l'air.

Comme là.

Et il avait un peu peur. Pas très peur, bien sûr. Un peu peur. Parce qu'il avait l'impression que la puanteur venait de

quelque part derrière les arbres. Alors, il hésitait. Il n'avait jamais entendu parler d'un marécage dans les environs.

Et puis...

Bah...

Il était fatigué. Tracter ce chariot lui avait fait mal aux articulations et aux muscles. Il était tard, sa mère se ferait sûrement bientôt des cheveux. Elle ne savait même pas où il était ! Les balles, il en avait des tas. Bon, d'accord, le sac n'était pas plein (il gagnerait un peu moins d'argent) mais...

Mais il n'allait pas y aller.

C'était décidé, il s'arrêterait là. Il regarda une dernière fois le nid, fit une croix dessus et s'éloigna.

Seulement (Monsieur Slamski l'avait appris au fil des années, en expert sélectionneur d'enfants qu'il était devenu) chez un gamin curieux, c'était la curiosité qui l'emportait toujours. Peu importait le sentiment que la curiosité devait supplanter, c'était elle qui l'emportait. Timothée était de cette espèce-là, ça ne faisait pas un pli – *curieux* et *conscientieux*, les deux mamelles d'une besogne accomplie de A à Z.

Timothée marchait en direction du club-house et le travail naturel des émotions suivait son cours : oui, bien sûr, il était tard... Sa mère commencerait à s'inquiéter... Bien sûr bien sûr bien sûr... Il était à plat... Il avait déjà des balles à la tonne...

Il s'arrêta.

Mais c'était trop bête de ne pas aller jeter un coup d'œil ! Et c'était trop bête de laisser un coin pas exploré !

Il retourna à l'orée du bois et observa. Il n'y voyait rien. Trop de verdure compacte. Ça puait atrocement, mais une odeur de gadoue – ou de je-ne-sais-quoi – n'avait jamais tué personne. Il renifla, grimaça, revissa sa casquette et (en pensant à la haie de thuyas qu'il avait traversée de façon similaire) s'engouffra dans l'épaisse végétation en entraînant son chariot.

Timothée dut manœuvrer dans de l'herbe qui lui arrivait à la moitié des mollets. S'infiltrer à grands coups d'épaules entre des branchages finement entrelacés. Rebrousser chemin. Forcer le passage un peu plus loin. Se griffer. Reculer. Se tordre les pieds dans les anfractuosités du sol. Pour, au terme d'une ultime poussée, franchir la muraille feuillue et se retrouver de l'autre côté, profondément scié.

Finie la nature désordonnée et livrée à elle-même : on se serait cru dans un jardin entretenu par un jardinier méticuleux ! Un magnifique gazon, court, gras, d'un vert éblouissant et... il y avait des balles partout ! Près des arbres luxuriants, le long des buissons taillés ! *Par-tout !* Timothée s'était attendu à tout, sauf à ça. Il en oublia l'odeur, se baissa et glana comme un fou. Il était le Petit Poucet du golf.

Une balle ! Une autre ! Encore une autre !

Tout euphorique d'être tombé sur un aussi incroyable gisement, il ne fit pas attention une seconde à leur disposition un peu particulière – une balle, un mètre, une balle, un mètre, une balle... Pas plus qu'il ne remarqua la géométrie

singulière des végétaux. Les buissons se rapprochaient imperceptiblement les uns des autres tandis que les branches à aiguilles des résineux s'étiraient et épaississaient au-dessus de sa tête. Ils formaient une espèce de tunnel verdoyant et tortueux dans lequel Timothée s'avavançait le plus sereinement du monde.

Une balle ! Une autre ! Une autre !

Le tunnel rétrécissait. La lumière déclinait. Il n'y avait plus aucun bruit d'insectes. Plus aucun chant d'oiseaux. Et, alors que grandissait l'odeur de la tourbe, seules existaient les balles – et il avançait.

Une balle ! Une autre ! Une autre !

Presque plié en deux, Timothée progressa dans un boyau obscur et sinueux, jonché de balles régulièrement espacées, et ne sortit de son ramassage hypnotique qu'après un coude à quatre-vingt-dix degrés – à cause d'un éblouissement aussi brusque qu'intense.

Il s'arrêta, se redressa, se frotta les yeux pour chasser les petits points blancs qui papillonnaient et, lentement, écarta les cils.

Il venait de déboucher dans une clairière circulaire d'une dizaine de mètres de diamètre encadrée de hautes broussailles piquées de quelques baies rouges et de rares fleurs sauvages. Une trouée dans les frondaisons laissait passer les rayons du soleil de cette aveuglante fin d'après-midi – une boue gluante, noire et puante recouvrait le sol.

C'était un coin inattendu et étrange, mais le plus inattendu et étrange : c'était l'arbre.

Pile au centre du puits de lumière, se dressait un arbre qui ne devait pas mesurer plus d'un mètre vingt. Le tronc était large, sec et noueux. Cinq ou six branches parsemées de feuilles racornies partaient vers le ciel. Timothée ne connaissait pas grand-chose aux arbres et, celui-là, il ne voyait pas du tout de quelle espèce il pouvait bien s'agir. Peut-être un séquoia nain. Si jamais un séquoia nain avait un jour existé. L'arbre l'intriguait, et plus il le regardait, plus ce sentiment s'accroissait. Traînant son chariot, il s'en approcha. Ses semelles faisaient un amusant bruit de succion quand il les soulevait.

Il ne fit pas plus de quatre pas avant de s'immobiliser net.

La nature créait parfois des choses bien étranges, et cet arbre en était une du plus bel effet. Timothée se tenait à trois foulées du tronc et il avait l'impression tout à fait farfelue (et pourtant persistante) de distinguer un nez dans les nœuds de l'écorce. Le nez ici, oui. Des yeux là. Des rides au-dessus. Il n'osait pas s'approcher davantage, mais ne parvenait toutefois pas à décrocher son regard de ce visage naissant. Le nez. Les yeux. Les rides. Des pommettes. Le menton. Et l'arbre semblait vieux. Comme ces oliviers qu'il avait vus durant un mois de vacances en Italie et qui étaient âgés – paraît-il – de plus de deux mille ans. Il lui rappelait aussi son grand-père paternel. L'homme qu'après son père et sa mère il aimait le plus au monde. Un vieillard qui grognait toute la sainte journée, qui chassait les mouches avec une anachronique tapette et qui fumait des cigarettes roulées.

Sauf que son grand-père avait une bouche, qui lui servait donc principalement à grogner et à fumer, et que l'arbre n'en avait pas. Nez, yeux, rides, pommettes, menton, mais pas de bouche.

OK. Ça suffisait comme ça. Timothée décida de retourner ramasser des balles. Il voulut reculer, mais n'arriva pas à soulever les talons de plus de quelques millimètres. Il chancela, retrouva son équilibre, puis baissa les yeux et regarda ce qui pouvait bien le retenir.

Ce qu'il vit le fit hurler.

Des centaines de racines rosées sorties de la boue avaient enveloppé ses baskets. Il ne distinguait plus le blanc du cuir, plus ses lacets. Il tira de toutes ses forces, mais elles se contractèrent et le collèrent sur place. Et si les premières avaient émergé en silence autour de ses semelles, elles commençaient à se déployer dans toute la clairière, formant un tapis rose chair vivant, vibrant, gargouillant et gras. Timothée vit la couche poisseuse qui recouvrait ses chaussures épaissir en pulsant comme une grosse veine bouffie de sang. Elle lui écrasait les pieds. Il se baissa et arracha par poignées. Les racines étaient chaudes et glissantes. Nerveuses et visqueuses. Celles qu'il parvenait à détacher étaient aussitôt remplacées par dix autres. Par vingt autres. Par cinquante autres. L'agglomérat pulsant gonflait. Timothée arrachait. La veine atteignit ses chaussettes et lui ceintura les chevilles. Timothée arrachait. L'ongle de son index droit fut gobé. La première phalange suivit. Puis la seconde. Son index entier disparut

dans le grouillement incarnadin. Timothée tira, tira, tira. Il ne se libéra qu'en leur abandonnant un long morceau de peau. Il se redressa. Du sang coula de la blessure. Quelques gouttes coquelicot tombèrent au milieu du pullulement. Il eut l'impression atroce que la grosse veine s'était contractée, comme sous l'effet d'un spasme. Il avait *sent* ce frisson.

Soudé au sol, Timothée appela au secours. Mais le golf était fermé, aujourd'hui. Personne ne pouvait l'aider. Et il était loin. Si loin du club-house où Monsieur Slamski devait l'attendre. Il n'entendit que le faible écho de sa voix qui se perdait entre les arbres.

Timothée continua pourtant à crier – et son cri devint hurlement quand les racines franchirent l'élastique de ses chaussettes et qu'elles commencèrent à s'enrouler autour de ses mollets.

Et de ses os.

Certaines serpentaient sur la peau tandis que d'autres lui perçaient la chair, traversaient les muscles pour atteindre tibias et péronés, s'y lier et remonter vers les genoux. Elles perforaient les tendons, faisaient éclater vaisseaux et artères, rompaient les cartilages.

Timothée hurlait.

Elles grimpaient.

Timothée hurlait.

Arrivées à mi-cuisses, les racines s'arrêtèrent. Le gargouillement cessa – la douleur se changea en brûlure. Puis la brûlure devint chaleur. Puis la chaleur devint picotement

– Timothée, maintenu debout dans un bloc vibrant et chaud, se tut. Le bas de son corps s'était changé en une masse huileuse, fourmillante et indolore.

Il regarda l'arbre.

Et il en fut certain.

L'arbre avait des yeux. Des yeux d'écorce claire sur lesquels battaient de fines paupières d'écorce foncée. Il y avait bien un visage sur ce tronc. Un visage millénaire sans bouche. Presque un visage bienveillant. Timothée resta un moment à regarder l'arbre à travers le voile flou de ses larmes et l'arbre resta un moment à le regarder en battant des paupières.

Ils étaient reliés l'un à l'autre.

Reliés par les racines.

Timothée se mit à entendre le doux bruissement du vent qui se faufilait dans la cime des arbres. À ressentir la brise l'effleurer tendrement. Il se surprit à respirer le parfum riche et délicat des fleurs sauvages disséminées sur les broussailles. Et à aimer ça. Il entendit s'élever des piailllements d'oiseaux, des bourdonnements, des stridulations. Il crut même éprouver le goût sucré des baies sur le bout de sa langue.

Et il commença à s'enfoncer.

Les racines l'entraînaient dans les profondeurs noires et inconnues du sol. Il ne quittait pas l'arbre des yeux et l'arbre ne le quittait pas des yeux. Ses jambes disparurent alors que l'odeur des fleurs sauvages lui faisait tourner la tête. Sa taille fut engloutie alors qu'il devenait piailllement d'oiseaux. Son ventre, alors qu'il était bourdonnement. Son torse, alors qu'il

était stridulation. Son cou, alors que la succulence des baies le faisait sourire. Bientôt son visage fut ingurgité. Il commença à sentir la tourbe s'immiscer entre ses lèvres, dans ses narines. Se répandre à l'intérieur de lui en un tourbillon de sensations et de saveurs qu'il n'avait jamais éprouvées.

Il hoqueta – et ce fut terminé.

3

Le lendemain, Monsieur Slamski se stationna sur sa place réservée à sept heures et demie. La matinée était quasiment identique à celle de la veille – beau soleil, ciel bleu sans nuages, un petit vent frais qui faisait se balancer le panonceau (aux chaînettes huilées et silencieuses). La différence principale, c'était le parfum des fleurs qui avait remplacé celui de la tourbe.

En arrivant devant la terrasse et en voyant (enfin !) le trou n° 1, il ne put se retenir :

« Bonté divine ! »

Le résultat était tout simplement merveilleux. Ça faisait une éternité qu'il n'avait pas atteint un tel degré d'excellence.

L'herbe était verte ! Épaisse ! Resplendissante ! Parfaite ! Les brins avaient la taille idéale ! Une perfection sur le *green*, dans le *rough* et sur le *fairway* ! Une précision quasi microscopique ! Plus rien à voir avec le spectacle désolant de ces derniers temps – *Ce Timothée a fait du sacré bon travail !*

Monsieur Slamski se frotta les mains. Les premiers joueurs n'allaient pas tarder à arriver et, comme chaque année, il aurait droit à leurs félicitations surprises – *Incroyable ! Comment avez-vous fait ? En une seule journée !* Et, comme chaque année, il répondrait : « Une vieille branche comme moi a ses petits secrets... »

Il prit la direction du bois qu'il appelait le nid (ça produisait toujours son effet chez les ramasseurs). Il fit un détour qui lui permettait d'éviter les murs de bosquets et arriva dans la clairière.

Il n'y avait plus aucune trace de Timothée. L'arbre était recouvert de divines feuilles, la tourbe avait séché et le sac plein de balles reposait sur un fin gazon brillant. Il aurait fallu une sacrée imagination pour remarquer la forme un peu particulière des nœuds du tronc. Pour se dire que *ça aurait pu ressembler à un visage*. Parce que l'arbre somnolait, repu. Jusqu'à l'année prochaine. Jusqu'au prochain jour de *Grand Renouveau*. Quand arriverait un autre gamin qui demanderait à ramasser les balles pour un peu d'argent. Monsieur Slamski attrapa la poignée du chariot et repartit en jetant un coup d'œil enchanté aux buissons qui disparaissaient complètement sous les baies pourpres et sous les fleurs sauvages.

Il longeait le trou n° 2 quand le premier bruit de moteur de la journée se fit entendre. Huit heures du matin et un maniaque du *drive* arrivait déjà. Il pressa le pas et sourit en entendant d'ici le golfeur épaté :

« Votre golf est vraiment magnifique ! »

Et lui qui répondrait :

« Merci... Une vieille branche comme moi a ses petits secrets... »

Il secoua la tête en pensant : *votre golf... Mon golf... Mon golf...* Mais – et cela, il ne le disait à personne – ce n'était pas *son* golf à lui. Non. Il avait bien une place de parking réservée. Il portait bien la casquette du chef. Il aimait bien dire et redire : « Moi seul après Dieu et personne d'autre sur cette pelouse ! » Mais ce n'était pas tout à fait vrai. Ce n'était pas *son* golf. D'ailleurs, le nom du propriétaire, tout le monde le connaissait. Il était écrit, en belles lettres rondes, sur le panonceau. Mais personne ne semblait avoir remarqué – ou avoir compris – alors qu'ils levaient tous la tête avant de passer sous l'arche, et qu'ils lisaient (c'était même la première chose qu'ils voyaient en arrivant) : *Bienvenue au Golf de l'Arbre*.

Le Golf de l'Arbre.